

JOSEPH WRESINSKI

TELLE EST L'EUCCHARISTIE !

**Interventions faites à l'occasion d'une
rencontre des assistants des communautés de L'Arche
(Juin – Juillet 1983)**

***Editions du Cerf / Editions Quart Monde
2005***

PREFACE

Dans sa Lettre Apostolique « Mane nobiscum Domine » (Reste avec nous, Seigneur) du 7 octobre 2004, le pape Jean-Paul II invitait l'Eglise à vivre une « Année entièrement consacrée à l'admirable sacrement de l'Eucharistie ». Cette occasion nous a semblé idéale pour mettre à la disposition du plus large public, un enseignement du père Joseph Wresinski sur l'Eucharistie, tel qu'il l'avait partagé, les 30 juin et 1 juillet 1983 à Grenoble, aux assistants des Communautés de l'Arche, à l'invitation de Jean Vanier.

« Telle est l'Eucharistie », nous dit le père Joseph. Il aurait pu écrire : « Tel est l'essentiel ! ». L'essentiel de sa propre vie, de prêtre, d'homme né dans la misère, de fondateur d'un mouvement voué à la disparition de ce fléau et à la libération des plus pauvres par le rassemblement de tous autour d'eux. L'essentiel de la vie de l'Eglise. L'essentiel du message du Christ, ce Christ fait homme de la misère pour libérer toute l'humanité.

Ce texte incisif, décapant, est le fruit de la méditation de toute une vie. Il nous dérange, il nous bouscule. Il faut du temps pour y entrer, pour tenter d'en comprendre toute la portée. Aller à l'essentiel ne se fait pas sans effort, ni même sans douleur. Nos représentations, nos images de l'Eucharistie, de Dieu, de l'Eglise sont remises en question, et prennent, à travers le prisme du regard de l'homme le plus défiguré par la misère, une dimension que nous ne soupçonnions peut-être pas.

« Telle est l'Eucharistie », tel est l'essentiel, nous dit le père Joseph.

Nous écrivons cette introduction alors que le pape Jean-Paul II vient d'entrer dans la maison du Père. De ce pape, le père Joseph disait, le 2 février 1979, au cours d'une homélie prononcée quelques mois à peine après l'élection de Karol Wojtyla : « Le Pape de l'essentiel ! Il faut que ce soit ce qui nous reste de ce voyage du Pape en Amérique Latine. Il n'a pas dit autre chose. Et c'est parce qu'il a dit l'essentiel qu'il sera nécessairement critiqué. C'est un Pape qui porte la souffrance dans son destin. Il souffrira comme aucun autre Pape n'a jamais souffert, parce qu'il ira toujours à l'essentiel et les hommes n'aiment pas aller à l'essentiel. Non pas qu'ils ne le veulent pas, ils savent qu'ils en ont besoin, car l'essentiel c'est la lumière, c'est recevoir la plénitude de l'identité de Fils de Dieu qui nous a été donnée: "Tu es fils de Dieu". Amen ».

Tel est bien l'essentiel, et telle est l'Eucharistie.

Paris, 3 avril 2005,

Jean TONGLET
Directeur du Centre International
Joseph Wresinski

TELLE EST L'EUCCHARISTIE !

Il y a parfois, dans l'Eglise, une façon de montrer un Christ trop glorieux, loin des souffrances de ce monde, un Christ qu'on renvoie « dans son ciel », en quelque sorte. Alors que le Christ continue d'être, pour l'éternité, le Christ crucifié, aux pieds et aux mains troués, parce qu'Il continue d'être en agonie tant que les plus petits des siens continuent d'être bafoués.

Comment pourrait-il en être autrement, puisque durant toute sa vie terrestre, le Christ s'est affirmé comme pauvre. Le Fils de Dieu n'a pas eu honte « de perdre sa condition pour devenir esclave », d'être mis au rang de tous ceux qui étaient des rejetés, des exclus. Car le Christ identifié aux pauvres et les pauvres identifiés au Christ sont une même communauté. Ceux qui Le suivaient, Le pressaient de toutes parts sur les routes de Palestine étaient les estropiés, les misérables, les exclus, les possédés, les pécheurs publics. Ils étaient ceux qui, pour une raison ou une autre, étaient refoulés du Temple, ceux qui étaient tenus à l'écart des circuits de la vie des hommes. Mise à l'écart dont s'accommodaient les hommes d'argent, les hommes de loi, les hommes de religion.

Et c'est parmi ces pauvres qui entouraient Jésus, dont Il était non seulement le défenseur, mais le témoin, pour lesquels Il s'engageait quotidiennement, à tous les instants, avec qui Il avait noué une communauté de destin, c'est parmi eux que Jésus a appris les secrets de sa vie humaine et une nouvelle manière d'entrevoir son Père. Jésus s'est laissé enseigner par la communauté des pauvres, une communauté qui est, en permanence, la communauté de la violence, de l'insolite, de l'opposition, de l'énervement. Le Christ s'est fait bafouer, insulter, non seulement par les pharisiens, mais par ces pauvres avec qui Il a vécu l'entassement - celui qui est fait d'agressivité, d'injures, de vengeance infligées aux plus petits, aux sans défense.

L'amour des humbles et des petits, Jésus l'a appris chez les pauvres, parce qu'Il a dû se défendre d'eux, mais aussi parce que l'agressivité que provoque la misère laisse le champ libre à la pitié, à la miséricorde. Il n'était pas possible, même pour le Christ, d'aller jusqu'au bout de l'amour des pauvres, sans être mis au ban de la société, et la mort de Jésus sur la Croix a quelque chose à voir avec cet amour inconditionnel, incommensurable, du Christ pour l'homme rejeté. Jésus, à son tour, est devenu le rebut du monde, l'esclave, le piétiné, le méprisé.

Si aujourd'hui, le Christ porte un nom au-dessus de tout nom, ce nom est écrit avec le sang des pauvres, avec les larmes des pauvres. Car les pauvres sont les témoins d'une passion continuée, d'une humanité mise à mort dans les plus faibles des siens. Si le Christ a rencontré les plus pauvres, les plus petits des pauvres de son temps, c'est parce qu'Il a été l'un d'eux, parce qu'Il a pris la dernière place.

Pour nous, aujourd'hui, il n'y a pas d'autre voie que celle de suivre le Christ. Si nous perdons contact avec les plus pauvres, nous perdons forcément contact avec Celui qui s'est identifié à eux, avec Celui qui ne garde rien pour lui, puisqu'Il s'est fait don total, pain partagé, serviteur.

On ne peut suivre le Christ et l'oublier dans le pauvre à notre porte. Si on l'oublie dans le pauvre, on vit une religiosité dépourvue de toute incarnation. Or, le Christ de l'Incarnation, c'est la Parole faite chair, c'est la dignité et l'amour envahissant le cœur le plus délaissé. Le Christ est l'adéquation parfaite avec le pauvre.

En dehors du pauvre, cette adéquation se brise, perd tout son sens. Il nous faut apprendre à aimer le monde à travers Jésus, le défiguré. Il nous faut aimer jusqu'à la déchirure les plus défigurés, car c'est à travers la communauté des pauvres d'aujourd'hui que le Christ continue d'être écrasé, de mourir. En nous mettant devant l'homme qui souffre, c'est finalement devant un Dieu qui souffre que nous sommes conduits à nous agenouiller et à célébrer le Christ qui est allé jusqu'au fond de la détresse humaine, pour l'épouser et en faire ses stigmates de gloire.

L'EGLISE

On disait autrefois que pour aller à Jésus, il faut aller par Marie. Je crois que l'on avait raison, parce que Marie est la pauvre par excellence. Mais, pour être plus clair et précis, on peut dire que aller vers Jésus, c'est aller par les pauvres, parce que tout l'Evangile nous y invite. Non seulement, il nous y invite, mais il est un rappel constant ; il est un rappel constant de cette démarche fondamentale des hommes, qui est proposée aux hommes, qui est proposée à ceux qui veulent devenir pleinement enfants de Dieu.

Le Christ ne s'est pas identifié au pauvre. Le Christ est le pauvre dressé à la face du monde à travers les siècles, à travers tous les temps. Ce sera sa réalité dans l'éternité. C'est pour cela qu'au ciel, les pauvres continueront d'être privilégiés. Il est sûr que si je dis cela à un théologien éminent, il ne sera pas d'accord, mais enfin, moi, je le crois, c'est ce que je pense. Je ne dis pas que les hommes, au ciel, ne seront pas à égalité. Mais ceux qui seront allés au paradis par le chemin de la pauvreté, il est sûr qu'il leur en restera quelque chose, car leurs âmes retrouveront Dieu (ou le diable) mais ne pourront pas ne pas rester marquées de ce qui les aura forgé, de ce qui les aura construit au cours de leur chemin terrestre. Mais ceci c'est une autre question.

Ce sont les pauvres qui sont appelés à s'identifier au Christ. Ce sont les pauvres - et donc l'humanité toute entière - qui sont appelés à le rencontrer, à se reconnaître en Lui - et non pas l'inverse. Ce qui nous permet de dire que, lorsque vous rencontrez un des hommes, une des femmes, que vous connaissez, qui sont vos amis, la raison même de votre vie en toute vérité, c'est d'abord Jésus que vous rencontrez. Ils sont le support de Jésus, ils sont l'ostensoir, ils sont le réceptacle de Jésus qui vient les rejoindre. Ce n'est pas l'inverse : eux rejoignent plutôt Jésus ; ce n'est pas Lui qui vient, mais ce sont eux qui vont, et c'est nous qui allons.

Mais pour bien marquer les limites de ce que je vous dis, pour bien rester dans la réalité que le Christ habite, je vais vous lire un passage d'un rapport du 23 avril 1983. Il s'agit d'une rencontre des volontaires qui racontent comment s'est passée une réunion où les pauvres n'ont pas été compris. Il ne s'agit pas d'une réunion à l'église, mais d'une réunion de concertation à l'école.

« Ce matin, à la réunion de concertation qui se tenait à la salle de l'école, dans le 13^e arrondissement de Paris, Antoine, le mari d'Iréna qui était là en tant que parent d'élève, a quitté le groupe très en colère, estimant qu'on ne l'écoutait pas. On ne lui avait en effet pas expliqué que c'était une réunion de synthèse, une réunion qui ramassait toutes les réunions précédentes ; et qu'on n'évoquait pas les problèmes personnels de chacun. A midi et demi, Iréna vint chez nous : elle était effondrée, en larmes et me demanda en sanglotant ce qui s'était passé ce matin avec son mari qui est arrivé à la maison fou de rage, l'a battue et l'a jetée jusqu'en bas de l'escalier en la traitant de putain et de chienne. Je lui expliquai donc ce qui s'était passé : que son mari a dû se sentir mal à l'aise, qu'il a retourné son agressivité contre elle. Iréna me dit qu'elle en a marre d'être sans cesse battue, rouée de coups ; elle dit qu'elle veut partir avec ses enfants : « Je peux manger du pain sec et de l'eau pourvu que je sois avec mes enfants », dit-elle. Elle dit que ce n'est pas possible qu'ils se comprennent avec son mari ; et que, si elle reste, c'est pour ses enfants. « Si j'ai recommencé à boire, c'est à cause de lui », dit-elle. « Je suis forte, tu sais, pour vivre ce que je vis. »

En sortant de chez nous, on ne l'a plus revue de la journée ; son mari l'a cherchée tout l'après-midi. C'était le 23 avril. Le 25 avril, Iréna et Antoine nous rendent visite. Antoine commence par s'excuser auprès de moi pour les insultes qu'il avait dites à mon égard et à l'égard du Mouvement ATD Quart Monde à la réunion. Il dit qu'il s'est énervé et que, s'il s'est énervé, c'est parce qu'il s'est senti piégé : il n'avait pas assisté aux réunions précédentes et voulait parler des problèmes que posent ses enfants. Il pensait avoir fait un effort, et voilà qu'on ne l'écoutait pas. Il n'a pas pu supporter cela. Il critique ensuite violemment Danielle C. , sa voisine de palier, en disant que tout ce que j'avais dit à la réunion de l'école, c'est Danielle qui l'avait dit. Il nous parle ensuite de l'alcoolisme de Danielle. Nous l'avons arrêté fermement, en lui disant que nous n'étions pas là pour critiquer et juger les autres. Iréna était très fière d'avoir réussi à amener Antoine pour discuter avec nous. »

Cela se passait à l'école, mais cela est, de fait, la démarche de l'Eglise d'être continuellement ce lieu, le lieu à la fois de la rencontre, le lieu aussi de la dispute ; car l'Eglise n'est pas simplement un lieu béni-oui-oui, où les hommes viennent, j'allais dire, se réchauffer comme autour d'un poêle. Les hommes viennent dans notre Eglise avec tout ce qu'ils portent à la fois de tendresse et d'agressivité, d'espoir et de désespérance. Je ne sais pas si nous comprenons toujours ce qu'est réellement l'Eglise. L'Eglise n'est pas un lieu passif, un lieu de passivité ; c'est le lieu par excellence de la confrontation, de la contestation et aussi le lieu du dialogue et de la compréhension mutuelle. Et je pense que ce rapport nous met bien dans ce que je pensais vous dire de l'Eglise. Encore une fois, ce que je vous dis est nourri par l'expérience des pauvres. Mais je ne vous dis absolument pas qu'un théologien serait d'accord. Alors, il faut que vous fassiez vous-mêmes les réserves que vous jugez utiles.

*
* *

Nous avons donc dit qu'aimer les hommes jusqu'au bout, jusqu'au cœur des plus pauvres, a conduit Jésus à se faire obéissant jusqu'à la mort sur la Croix.

Je ne sais pas si on réalise toujours ce que cela veut dire dans la réalité concrète. On a tellement idéalisé la Croix, on l'a tellement triturée de formes de toutes sortes, qu'elle est devenue une sorte de symbole et parfois même un signe sans grande signification. Or la Croix, c'est un homme qui accepte de mourir pour le salut de tous : il faut qu'un homme

meure pour que tous soient sauvés. Et de cette mort qui avait une telle signification, on a souvent tendance à n'en faire simplement qu'une décoration, soit sur la poitrine, soit sur les murs, une oeuvre d'art. Mais la Croix n'est pas une oeuvre d'art. Elle est un être vivant qui accepte réellement de se faire obéissant pour que tous les hommes puissent se retrouver en lui, se faire le plus petit, de façon à ce que tous les grands, les grands comme les petits, se retrouvent et puissent, ensemble, dialoguer, se confronter, s'affronter et s'aimer.

Cela va donc bien au delà de la solidarité, de la fraternité. C'est une réelle identité qui rend le Christ obéissant, non seulement au Père, aux impératifs de sa propre vie, mais aussi aux exigences de la vie des pauvres. Si le Christ s'est ainsi livré aux hommes, c'est parce qu'Il ne pouvait pas faire autrement s'Il voulait vraiment être le sauveur de tous les hommes. Il devait pouvoir être manipulé : manipulé par la foule, être trituré par elle, Il devait être broyé par elle, il devait être anéanti par elle. C'est une exigence qui rentre dans ce qu'on appelle l'économie du salut.

Mais cette obéissance, le Christ continue à la vivre près de son Père et cette obéissance, Il l'a léguée à l'Eglise. Cet amour crucifié du Christ, l'Eglise devra le perpétuer à travers les siècles. L'Eglise ne peut pas suivre un autre chemin que celui de Jésus qui est un être qui continue, à travers les siècles, à être en agonie. A être en agonie, cela veut dire à être en communion, car c'est cela l'agonie : être en communion avec les humbles, avec les petits, avec les malheureux, avec les exclus. L'Eglise est donc condamnée, elle aussi, à l'agonie, non seulement dans la compassion aux souffrances des hommes, mais parce que la souffrance des hommes devient, à travers les siècles, à travers les temps, de plus en plus *sa* chair et *son* sang. Les événements du monde, la souffrance du monde, les guerres du monde, les révolutions, tous les grands événements qui touchent les hommes ne sont pas des événements qui sont parallèles à l'Eglise. Ils ne sont pas à côté de l'Eglise, ils ne se rajoutent pas à l'Eglise, c'est l'Eglise elle-même qui a faim en ceux qui ont faim, c'est l'Eglise qui est malade en ceux qui sont malades, c'est l'Eglise qui pleure avec ceux qui pleurent, c'est l'Eglise qui espère la grande espérance, la grande espérance des hommes, de tous les hommes.

Tout à l'heure, on a crié un chant où l'on disait que si l'on avait je ne sais quel transport d'amour, alors on pourrait pratiquement se battre aux côtés des ouvriers. En écoutant, j'avais pensé que l'on devrait enlever ce terme d'ouvrier car il est impropre à la réalité. Ce ne sont pas simplement les combats ouvriers qui comptent, car ce sont là des combats de force, ce sont des combats d'oppression, ce sont des combats d'assujettissement. Les ouvriers sont aussi des gens qui assujettissent, qui oppriment les autres, qui rendent les autres inférieurs. Pour l'Eglise, c'est bien plus large, c'est bien plus profond que cela. Au fond, l'Eglise est là, au cœur même de ceux qui n'ont même plus la force de bouger, car elle *est* ceux qui ne peuvent pas bouger. Elle *est* les grabataires, elle *est* ceux qui, épuisés de faim, attendent, dans un coin, de mourir. Elle est là, l'Eglise, et c'est là le combat de l'Eglise.

D'ailleurs, on ne s'y trompe pas. Ce que j'ai trouvé d'absolument extraordinaire, à la gloire de l'Eglise, c'est que, par exemple, en Tchécoslovaquie, où on a en une seule nuit emprisonné tous les prêtres, toutes les religieuses, on a laissé les religieuses qui étaient auprès des grabataires. Ce fut le seul cas où elles n'ont pas été touchées ; celles qui étaient là, on ne les a pas enfermées ; toutes les autres on les a arrêtées.

Les hommes ne se trompent pas sur le destin de l'Eglise, sur ce qu'est l'Eglise : auprès de qui elle doit être, ceux qu'elle doit mettre en son sein et porter dans sa chair, dans son sein et dans sa vie quotidienne. Les plus pauvres, seuls, peuvent donner son vrai visage à l'Eglise.

Sans les pauvres, l'Eglise n'a pas de visage, parce que les plus pauvres sont désespérance pour elle qui est l'espérance même. Ils sont meurtrissure, plaie ouverte, et comme l'Eglise est constamment en douleur d'enfantement, il n'y a pas un seul pauvre à travers le monde qui n'a un droit absolu sur l'Eglise. L'Eglise non seulement lui appartient, mais l'Eglise est ce pauvre-là. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle, contrairement à ce que bien souvent on pense, il n'y a pas un seul lieu dans le monde où un homme souffre, vers lequel l'Eglise n'envoie quelqu'un. Quand on voit à travers le monde ce que peuvent faire et ce que peuvent être les missionnaires, ce que font encore aujourd'hui les missionnaires, quand on voit ces missionnaires inconnus qui sont au cœur des cités, au cœur des *slums*, au cœur des bidonvilles, au cœur de la misère, quand on voit ces hommes et ces femmes qui sont au cœur des usines, (ils ne sont pas forcément syndiqués, ils n'ont pas une grande organisation, ils ne sont même pas connus), qui patiemment accompagnent un frère malade, accompagnent un frère souffrant, accompagnent un ami désespéré dans le silence de leur cœur, c'est cela l'Eglise ; partout où il y a quelqu'un qui souffre, l'Eglise est près de lui, elle est près d'elle-même, elle est le compagnon ; elle est le compagnon, je dirais, de son être même. Et elle sera en agonie, en communion jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de mettre autour de la table la partie meurtrie, défigurée de l'humanité, qui est sa partie essentielle, qui est son corps, qui est le sien propre.

Il ne faut pas s'y tromper : l'Eglise a été façonnée tout au long de son histoire par les rebuts du monde. On a parlé, à un moment donné, après le Concile - c'était une stupidité absolument invraisemblable - on a parlé de l'orgueil de l'Eglise, du cléricalisme et de je ne sais quoi d'autre. C'est nier absolument la réalité même de l'Eglise. Ce sont des propos d'intellectuels, qui, au fond, essayaient de mettre sur le dos de l'Eglise l'orgueil qui les habitait, qui essayaient de « transvaser » dans l'Eglise ce qu'ils étaient eux-mêmes. En réalité, l'Eglise a toujours été le rebut du monde, elle a toujours été partout la méprisée. L'Eglise a toujours été partout la honnie. Même lorsque l'on fait des révérences à certains hommes d'Eglise, pour rester, soi-disant, dans les bienséances, au fond, en réalité, le mépris dans lequel on la tient demeure : il est partout. Dans la paroisse la plus misérable d'ici, dans cette paroisse-là, je suis sûr que, si on commence à parler aux gens, ils vous diront du mal de leur curé, du mal de leurs prêtres. Et la même chose se fait dans les hautes sphères : quand on parle de l'Eglise, c'est toujours avec une sorte de condescendance méprisante.

On ne peut pas se rendre compte combien l'Eglise fait peur et combien on s'efforce de l'écarter de ce monde. Car, en réalité, elle n'est pas du monde, elle est levain dans le monde, elle est changement dans le monde, elle est contestation permanente dans le monde, elle est refus du monde, de façon à pouvoir accueillir les méprisés, ceux qui sont touchés dans leur corps, leur cœur, leur intelligence, leur dignité, tous ceux qui appellent pour être rétablis dans leur dignité fondamentale de fils d'homme, mais aussi de fils de Dieu. Ce sont ceux-là qui sont le cœur, le noyau dur de l'Eglise. Et elle est compromise de même que le Christ a été compromis, a été sali, a été méprisé, a été rejeté, a été exclu par son environnement, par son entourage. Car ce sont ceux qui l'ont entouré qui l'ont envoyé à la mort. Ceux qui l'ont entouré ont mis le doute sur sa chasteté, ont mis le doute sur son honnêteté intellectuelle, ont mis le doute sur la vérité de sa mission ; ce sont ceux qui l'ont entouré qui ont englouti le Christ dans le mépris, dans le mépris général, qui d'ailleurs a aussi gagné la foule, a aussi gagné la masse. On oublie que ceux qui ont provoqué la mort du Christ, ce sont surtout ceux qui l'entouraient et qui ne pouvaient pas admettre sa personnalité, son personnage, sa mission. Et il en est encore ainsi aujourd'hui.

Au fond, tout ce rebut du peuple dont nous parlons, tous ces gens des hautes sphères le remettent à l'abbé Pierre, au Secours catholique, au Secours populaire. Au fond, toute cette espèce de racaille dans l'Eglise doit être d'une manière ou d'une autre mise entre les mains d'autres, entre les mains des autres parce que au moins ces autres – l'abbé Pierre, le Secours catholique, le Secours populaire - n'ont que cela à faire, c'est là leur boulot : ils doivent débarrasser le monde du déchet. Ils sont - et l'Eglise est - la poubelle du monde, de l'humanité souffrante du monde. L'Eglise est le lieu du rejet de ceux que les hommes ne veulent plus voir ni entendre, de ceux dont les hommes ne veulent plus s'occuper.

Oui, les pauvres de Yahvé de notre temps, ce sont les misérables, les pauvres. Mais de tout temps, les pauvres de Yahvé ont été le tissu de l'Eglise. Ce tissu, cette trame de l'Eglise, ce sont les pauvres depuis toujours. Et on comprend que le pape Jean-Paul II, notre frère, lorsqu'il nous a rencontrés à Castel Gandolfo l'année dernière, nous ait dit : *« Créez des communautés, vous qui êtes là et qui n'êtes pas des croyants mais qui venez vers moi, créez des communautés de réhabilitation des pauvres. »* Et toute l'histoire de l'Eglise proclame que les pauvres sont non seulement son corps, membres de son corps, mais qu'ils sont sa réalité existentielle ; elle ne cesse de proclamer que ce sont eux les premiers, même si parfois elle oublie et que, parfois, elle est tentée, comme nous d'ailleurs, de les inviter en tout dernier lieu et même d'oublier complètement de les inviter à la table.

Vous vous rendez compte qu'au fond, le péché, le vrai péché de l'Eglise, le péché fondamental de l'Eglise, est de laisser des gens oubliés, des pauvres en dehors du festin, en dehors de l'appel, en dehors de la convocation. Cela, elle le fait parfois parce qu'elle a peur : elle a peur des sollicitations de ce monde qui cherche toujours à défigurer son propre visage. Elle oublie parfois que les pauvres sont sa raison de vivre. Elle est pourtant toujours obligée de les rappeler. Elle ne peut pas ne pas, à travers les temps, continuellement, se sentir en état de culpabilité par rapport à tous les pauvres qui ne sont pas rentrés au bercail, tous ceux qui n'ont pas rejoint le troupeau, qui n'ont pas rejoint les brebis, de façon à ce que, lorsque les pauvres sont rentrés dans le troupeau, il n'y aura plus un seul pauvre en dehors de l'Eglise. Et par en dehors de l'Eglise, je veux dire ici en dehors de son amour, de ses soins, de sa sollicitude, de son angoisse. Elle sera continuellement ainsi, elle ne sera pas elle-même, elle n'aura pas assumé son destin, elle n'aura pas réalisé sa mission. Et cela, elle le sait, et cette angoisse, elle la portera, car elle sait de la certitude du Christ lui-même que sa pensée d'Eglise, la pensée de l'Eglise, la théologie de l'Eglise, la spiritualité de l'Eglise ne peuvent être forgées que par l'expérience de la vie, de la détresse, de l'angoisse et de l'espérance des plus délaissés. Elle sait que sa prière ne vaut rien si elle n'est pas ce cri de désespoir et en même temps d'espoir, ce cri de haine et en même temps ce cri d'amour, qui est celui des pauvres. Elle sait que l'expression de la prière qu'elle doit adresser à Dieu ne peut pas être autre chose que le cri des humbles, des petits, des laissés pour compte.

C'est pourquoi l'Eglise est une maîtresse, est une experte en humilité. Parce que, communiant à la vie, à l'abandon, à la souffrance, à la prière, à l'espérance, à la foi, à l'amour des plus pauvres, elle sait que sa route est de s'identifier elle-même au peuple des sans-gloire, des sans-honneur, des sans-prestige et des sans-nom. De tous les déshérités de ce monde que le Seigneur ne cesse de lui mettre dans les bras. Car le don, le don que le Christ a fait à l'Eglise, à travers Lui, ce sont les déshérités. Ce sont eux qu'il a donnés à l'Eglise. Il a donné à l'Eglise tous les malheureux, tous les souffrants, tous ceux qui ne savent plus qui ils sont, ceux qui sont mal dans leur peau, tous les mal aimés du monde. C'est cela l'héritage que l'Eglise a reçu de son Seigneur.

Et il est certain que les baptisés (spécialement les baptisés mais aussi tous les hommes) ne peuvent qu'être mal à l'aise. En effet, il y a aussi ce monde dans lequel on doit vivre : souvent, sans le vouloir, ou parfois même en le voulant, nous, les baptisés, nous défigurons son visage et nous la trahissons. Au fond, si l'Eglise est déformée, il faut bien le comprendre, ce n'est pas le fait de sa hiérarchie ou de ses structures, c'est le fait de ce que nous sommes nous-mêmes. Car le brave type qui est quelque part dans une cité d'urgence, le pauvre malheureux, vous savez bien que ce n'est pas le pape qu'il rencontre, sinon qu'il le voit à la télévision ; ce n'est pas du tout lui qu'il rencontre. Par contre, celui qu'il rencontre, vous comprenez, c'est ce chrétien à côté de lui, ce chrétien qui l'assomme, ce chrétien qui refuse que ses enfants fréquentent ses propres enfants ; c'est celui-là qu'il rencontre. C'est cet épicier qui va à la messe et qui le trompe sur le poids, c'est celui-là qu'il rencontre ; c'est ce type qui ment qu'il rencontre ; c'est celui-là qui, d'une manière ou d'une autre, le méprise, le tient en-dessous de sa hauteur ; c'est cela, l'Eglise, pour lui.

L'Eglise, pour lui, ce sont les baptisés, ce ne sont pas les structures, ce n'est pas l'archevêché, ce n'est pas le cardinal. De tout cela, au contraire, il est heureux, il est fier, parce que c'est formidable, que cela a de la gueule, que cela le change un peu de ce qu'il voit à la télévision. Vous comprenez que tout cela est tout à fait extraordinaire pour lui. Le seul problème est que ce qu'il voit, ce qu'il juge, ce qu'il entend, c'est celui qui est là, à côté de lui, ce chrétien-là. Et les chrétiens - nous par conséquent - défigurent souvent le visage de l'Eglise. Et si ce visage est si mal compris et si déformé, si ce visage apparaît tellement laid, c'est parce que les chrétiens, les baptisés - nous - sans cesse, trahissent la pensée de l'Eglise. Parce que, comme le Christ le disait à Pierre : « Tes pensées ne sont pas mes pensées, tes espoirs ne sont pas mes espoirs, tes vouloirs ne sont pas mes vouloirs. »

Je pense à cette religieuse, actuellement en Thaïlande et qui fait partie du Mouvement ATD Quart Monde. Elle était une syndicaliste acharnée. Elle faisait partie du comité d'entreprise de son hôpital, un immense hôpital, et elle prenait une place extrêmement ardente dans ce syndicat. En regardant autour d'elle, elle s'est aperçue progressivement qu'en réalité, dans cet hôpital, son syndicat - et plus largement la CGC, la CFDT, la CGT - lorsqu'il y avait quelque chose à défendre, un combat à mener, c'était toujours pour les nantis de l'hôpital, c'était toujours pour les forts, les infirmières, les médecins, tous ceux qui avaient des diplômes. Les pauvres filles de salle, on pouvait leur faire n'importe quoi, on pouvait les maltraiter comme on voulait, les exploiter, les opprimer, les « abêtir » comme on voulait. Les syndicats, au fond, refusaient même d'en entendre parler. Ce n'était pas leur monde. Alors, cette religieuse s'est révoltée et elle a décidé de venir rejoindre ATD Quart Monde. Et lorsqu'elle l'a annoncé et qu'elle a donné les raisons - le pourquoi de son départ de l'hôpital, de sa place de syndicaliste, de la situation qu'elle avait - quand elle a dit cela aux membres du syndicat, ils ont dit : « Tu trahis... » C'est sûr, on lui a dit : « Tu trahis la classe ouvrière, tu n'as pas le droit de faire cela. »

Et les braves religieuses de sa Congrégation, qui sont des saintes femmes, pétries de la lumière de l'Esprit saint, lui ont dit : « Mais tu t'en vas rejoindre les inefficaces ! » C'est cela qu'on lui a dit, que le monde lui a dit. Un monde d'efficacité ne peut pas supporter que vous soyez, vous, à côté des inefficaces. Et si on vous dorlote au ministère de la solidarité, détrompez vous. Je ne dis pas cela pour les juger, mais simplement pour souligner de quelle manière et dans quelle mesure, au fond, les gens se libèrent de leurs responsabilités pour les mettre sur le dos des inefficaces que vous êtes au milieu d'inefficaces. Ce qui fait que vous êtes doublement inefficaces, inefficaces par vous-mêmes et inefficaces par ceux que vous entourez et que vous aimez.

C'est sûr que nous sommes tentés, nous aussi, de rejoindre les efficaces, c'est-à-dire ceux qui répondent à nos questions, ceux qui sont capables d'un dialogue, ceux qui sont capables de nous soutenir, qui sont capables d'une manière ou d'une autre de faire des relais : autrement dit, les forts du groupe. On a tendance à rejoindre les forts. On nous dit que cela ce passe ainsi surtout aux Etats-Unis d'Amérique. Mais, vous savez que c'est parce qu'il faut bien que nous ayons un « pays cible ». La France, cela a toujours été sa spécialité ; la France aime tous les pays du monde, à condition qu'elle puisse en désigner un qu'elle n'aime pas. Donc on vous dit que cela est le propre des Américains, mais c'est le propre des Français, c'est le propre des Russes, c'est le propre de tous les hommes. Toute société se veut efficace, et nous avons la tendance à rejoindre, nous aussi, les efficaces. Nous avons été pétris comme cela, nous avons été bâtis, formés comme cela dans notre jeunesse.

Un mot encore sur la rentabilité. Une dame qui me disait l'autre jour : *« Vous savez, moi, à l'ATD, je voudrais bien y rester, mais je ne peux pas rester chez vous, parce que vous n'êtes pas rentables, et vous ne vous posez pas la question de la rentabilité. Or moi, dit-elle, lorsque je fais quelque chose, je veux absolument que cela réussisse, je veux absolument avoir des résultats. S'il ne faut pas comptabiliser des résultats, j'ai l'impression de perdre ma vie. »* Vous voyez comme nous reconnaissons, comme nous rejoignons le Christ : celui qui perd sa vie la gagne, et la gagne pour tous les autres. Dans le monde de la rentabilité, la misère est considérée comme le lieu de la dégradation, de la défaillance de ceux avec qui on ne peut rien faire, qui ne servent absolument à rien. Alors que les chrétiens, que les baptisés ont reçu mission de hâter le rassemblement de tous les hommes, pauvres et riches, sans savoir s'ils sont inefficaces, s'ils sont rentables, en sachant simplement qu'ils sont des fils de Dieu, rien d'autre que des enfants de Dieu.

Les pauvres sont le noyau dur de l'Eglise, puisque les pauvres sont l'Eglise elle-même. Ils sont le centre même de l'Eglise. Tous les hommes autour des pauvres, c'est cela, l'Eglise. Ce sont encore les pauvres qui nous apprennent cela, car aucun Dieu ne peut être accepté par les pauvres, qui ne soit un Dieu universel, un Dieu de tous les hommes, un Dieu pour tous les hommes.

J'entends encore cette extraordinaire réflexion d'un enfant, d'un enfant comme les vôtres, d'un enfant merveilleux qui disait ceci : *"Ce qu'il faudrait, c'est que les riches viennent habiter nos maisons, et puis nous, on irait habiter la maison des riches, et puis après ? les riches, ils reviendraient, ils reprendraient leur maison et alors ils sauraient. Ils sauraient comment nous sommes logés."* Je crois que c'est cela l'aspiration des pauvres.

Un jour, Monseigneur Marella¹ était venu me voir dans un bidonville de la région parisienne. Il était dans une immense limousine, extraordinaire, et je trouvais extraordinairement merveilleux qu'il soit dans cette limousine. Je trouvais que c'était vraiment sa place d'être dans cette limousine. Parce que moi, ce qui m'intéressait, ce n'était pas la limousine de cet évêque, c'était son cœur. Et Monseigneur Marella me dit : *"Mais je ne vais pas pouvoir entrer dans ce bidonville avec ma voiture."* Je dis : *"Mais pourquoi pas ? Vous savez, les pauvres ne seront pas jaloux, ils ne vous jetteront pas des pierres. Ils jetteront plutôt des pierres à une 2CV qu'à votre limousine. L'important est de savoir que vous êtes dedans, c'est cela qui compte pour les pauvres, ce n'est pas votre extérieur, c'est votre cœur."*

¹ Paolo Cardinal Marella, ordonné à Rome, a été Nonce apostolique en France du 15 avril 1953 avant de rejoindre la Curie romaine fin 1959. Il rendit visite au père Joseph au Camp de Noisy-le-Grand. Il est mort le 15 octobre 1984.

Et celui qui est devenu plus tard le cardinal Marella, , est venu dans ce bidonville avec sa limousine et il a traversé le bidonville, et les gens l'ont regardé, puis il est arrivé à notre petite chapelle et il s'est mis à regarder le bidonville du haut de notre petite chapelle, puis les gens sont venus les uns après les autres et il a regardé les gens comme le Christ regardait la foule. Et il a eu pitié de cette foule, il s'est mis à genoux et il a pleuré.

Non, les pauvres ne sont pas contre les riches, ce sont les riches qui sont contre les pauvres. Et souvent nous nous laissons leurrer, nous nous laissons avoir. Oui, nous oublions qu'au fond, ceux qui font la guerre, ceux qui font les révolutions, ce sont toujours deux clans d'un même monde. Au Nicaragua, ce sont les gens du même monde, c'est le monde de la bourgeoisie qui fait la guerre à une autre partie de la bourgeoisie. Il faut le savoir, il faut savoir que les pauvres ne sont pas des gens qui haïssent les autres. On leur inculque la haine mais ce sont des gens qui comprennent la faiblesse des autres. Nous nous laissons tromper, nous aussi, par l'esprit de ce temps. Nous oublions que Dieu est universel, que le Dieu des pauvres est un Dieu pour tout le monde, pour tous les hommes et qu'Il a voulu que les pauvres soient les sauveurs, les sauveurs des riches.

On nous a souvent dit : "Mais les riches, avec les pauvres ils se font la bonne conscience." C'est une sottise. En réalité, un riche qui donne est un riche qui se dépouille. Et en se dépouillant, cet homme-là perd quelque chose de son avarice, quelque chose de son orgueil, quelque chose de sa puissance. Et les pauvres ont cette fonction dans l'Eglise : ce sont ceux qui sont au creux de la misère, de l'inefficacité, ce sont ceux-là qui, au nom du Christ, appellent au rassemblement de tous les hommes. Ils sont le signe, ils sont le signe levé, pendu à la Croix, qui rappelle à tous les hommes qu'ils doivent se rassembler, car Dieu est le Père de tous les hommes. Et l'Eglise ne doit jamais oublier qu'elle est sur la terre au nom d'un Dieu qui est le Dieu de tous les hommes. Il est donc le Dieu de ceux qui ne sont pas pauvres, le Dieu de ceux qui sont riches, le Dieu de ceux qui ne comprennent pas : "Père, aie pitié, ils ne savent pas ce qu'ils font. Aie pitié, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font."

Notre rôle à nous est de retrouver en l'Eglise le visage de ce Dieu-là. En ce temps d'aujourd'hui, retrouver ce visage est la tâche essentielle de l'Eglise et la tâche essentielle, par conséquent, de tous les baptisés. Alors l'Eglise assumera toute souffrance, parce que nous-mêmes l'assumerons. L'Eglise deviendra alors l'espérance de l'humanité, parce que nous aurons remis notre espoir aux sans-espoirs et parce que, à travers les sans-espoirs, nous appellerons à l'espoir tous les hommes, quels qu'ils soient. L'Eglise transformera alors le monde, parce que nous changerons la société, nous changerons ses structures, nous changerons la mentalité des hommes. Nous changerons radicalement les priorités. Nous referons l'unité en refusant qu'un seul homme soit exclu de l'amour des autres, en appelant tous les hommes à rejoindre cet exclu-là, parce que nous aurons changé nos cœurs. A ce moment-là, nous pourrions entraîner les autres à changer leurs cœurs et à les ouvrir à l'accueil et à l'amour des plus pauvres.

C'est cela, notre mission à nous, les baptisés dans l'Eglise. Si nous ne faisons pas cela, nous ne donnerons pas aux pauvres la chance de vivre en fils de Dieu, de partager en fils de Dieu, de penser le monde en fils de Dieu. Et nous serons pour les pauvres un scandale permanent, parce que, au regard des pauvres, nous ne sommes pas transparents. Pour les pauvres nous passons pour des idéologues, pour les pauvres nous apparaissions comme des bienfaiteurs, pour les pauvres nous apparaissions comme des hommes seulement et non pas comme des baptisés rattachés à leur Eglise, parlant au nom de leur Eglise et assumant la mission de leur Eglise. Nous n'avons pas la transparence qui fait voir, à travers nous, le Christ

qui agit, qui aime, qui sauve. Dieu alors est caché pour nous, mais Dieu est caché aussi pour les pauvres et si il y a un reproche que sans cesse les pauvres font à l'Eglise, c'est justement de ne pas leur révéler le Seigneur notre Dieu. C'est cela que les pauvres lui reproche.

Je me rappelle cet homme qui est venu me trouver un jour, et qui me disait : *"Vous savez, moi, j'ai beaucoup réfléchi avec ma femme, et puis je voudrais me marier. On n'est pas marié. Dix-sept ans qu'on est comme ça, en concubinage. On s'est toujours senti mal à l'aise. On voudrait tellement que quelqu'un bénisse notre union."* Alors moi, je les ai envoyés chez un éminent prêtre de Paris que je connaissais bien et que j'aime bien. Celui-ci leur a dit : oui, mais il faut venir à des réunions de préparation. Pourtant, pour ce qui était de l'amour, ils savaient ce que c'était, puisque cela faisait dix-sept ans qu'ils étaient ensemble. Mais enfin, il fallait encore faire des réunions. Alors ces braves gens sont allés à la première réunion et à cette première réunion, on a commencé à leur parler du syndicat. Il fallait être syndiqué pour pouvoir vraiment répondre aux besoins, à l'appel du Christ. L'homme est alors venu me trouver tout désolé. Il me dit : *"Mais vous savez, moi, j'étais venu pour qu'on me parle de Jésus, de quelque chose de la religion. Mais tout ce qu'il nous a dit là-bas, moi je l'entends au café, tous les jours."*

Dieu est caché aux pauvres par une Eglise qui est fidèle au monde, qui s'attache à la rentabilité, à l'efficacité, à l'intelligence, au succès, à la réussite, alors que le Christ a été en tout l'échec, de façon à être lié corps et âme, par tout son être, à tous ceux qui ont échoués, à tous ceux qui ne cessent d'échouer.

Nos silences contre l'injustice, nos refus de partage, d'approfondissement, tout cela diminue l'Eglise, cache l'Eglise aux yeux des pauvres et fait que l'Eglise leur cache Dieu. Et si l'Eglise cache Dieu aux yeux des pauvres, elle ne peut pas réellement assumer sa mission de rassemblement de tous les hommes. En somme, l'Eglise n'est elle-même que si nous aimons les pauvres comme nous-mêmes, si nous acceptons à notre tour de perdre nos vies, d'aimer les hommes au point d'accepter de perdre nos vies, c'est à dire de créer l'égalité entre les hommes. Non pas cette égalité qui fait que tout le monde a la même intelligence, que tout le monde a les mêmes initiatives, les mêmes pensées, le même avoir. Non, ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Il est question de cette égalité qui fait que, profondément, au plus profond de nous, l'autre est notre semblable, l'autre est notre frère, l'autre, nous savons qu'il nous attend mais nous-mêmes l'attendons avec autant de force et encore plus de force que lui nous attend.

L'égalité, c'est vouloir que l'autre devienne plus grand que nous, accepter qu'il devienne plus grand que nous. Et c'est cela l'amour, car l'amour élève l'autre, non seulement à son propre niveau, mais aussi à un niveau supérieur : l'amour a la volonté de faire que l'autre vous dépasse. "Il faut que moi je m'abaisse et que lui s'élève" disait Jean. Mon amour élève l'autre à soi, mais quand il s'agit des plus démunis, cela signifiera souvent pour nous : descendre, descendre dans l'enfer de la honte et du mépris. Cela veut dire qu'il faudra épouser d'une manière ou d'une autre le rejet qui pèse sur les pauvres. Et c'est cela que l'Eglise a à nous apprendre, c'est en cela qu'elle doit nous éduquer. Si elle doit être éducatrice pour nous, c'est en cela: nous apprendre à descendre là, au plus bas, non pas pour y demeurer, non pas pour y dresser des tentes. Il nous faudra descendre, pour que ceux qui sont au plus bas de l'échelle sociale soient capables de monter au plus haut et qu'ils deviennent les premiers, les premiers dans l'Eglise et pourquoi pas cardinaux et pourquoi pas évêques ? Pourquoi faut-il que ces gens-là sortent toujours des grandes écoles ? Pourquoi les pauvres ne seraient-ils pas les maîtres de demain, eux qui ont tellement de choses à nous dire, tellement de choses à nous

apprendre sur la justice, la vérité, la liberté, l'amour, la paix ; eux qui ont tellement de choses à nous dire ?

Nous ne parlons pas de descendre au plus bas pour rester au plus bas, pour maintenir les gens là, nous mettant avec eux dans une espèce de communautarisme. Pas du tout ! Descendre, c'est pour que nous nous soulevions ensemble, levain dans la pâte. Vous remarquerez que la pâte fait perdre de vue le levain, on ne voit plus le levain lorsque la pâte a gonflé, lorsqu'elle a pris toute sa forme. On oublie la force qui l'a faite, qui a fait monter la pâte. Il en est de même pour le baptisé : c'est lui qui, au plus bas de l'échelle sociale, fait monter tout un peuple de pauvres, de façon à ce que ce peuple, devenant visible, devenant signe, rallie, ramasse, rassemble tous les hommes. C'est aux pauvres de déterminer la forme de notre service. Quand tous ont lâché, nous devons être le dernier recours, le dernier qui reste. Et parce que vous êtes les derniers qui restent, vous êtes les premiers artisans de la réalisation de la mission que l'Eglise a reçue du Christ. Vous êtes ceux-là parce que vous êtes les derniers, ceux qui permettent au salut de se réaliser quand même, envers et contre tout, malgré l'opprobre qui pèse sur l'Eglise, malgré le mépris dont on l'entoure, malgré l'hypocrisie dans laquelle on l'enserme, malgré le combat sourd et permanent qu'elle rencontre partout et dans toutes les sociétés, quelles qu'elles soient, chrétiennes ou pas chrétiennes, de l'Est ou de l'Ouest. Vous permettez que la pâte monte parce que vous êtes au plus bas de l'échelle sociale, parce que vous êtes le dernier recours des malheureux, des pauvres, des affligés, de ceux qui n'ont plus de nom et qu'on appelle les handicapés sociaux, qu'on appelle les asociaux, les irrécupérables, le déchet humain. Parce que vous êtes le dernier recours de ceux-là, le salut est arrivé. Tant que dans le monde il y aura un homme qui sera le dernier recours des misérables, le salut est assuré, le salut est déjà réalisé.

La vocation de l'Eglise est donc de nous entraîner dans les bas-fonds, de nous entraîner là où l'homme souffre, là où l'homme est seul, là où la famille est divisée, où les hommes se font la guerre, se dressent les uns contre les autres. La vocation de l'Eglise est de nous entraîner là pour perdre notre vie. Alors, nous serons vraiment entrés dans l'obéissance du Fils, car c'est cela que l'Eglise a à nous apprendre : à être obéissants, obéissants jusqu'à la mort de la Croix, à la demande que les pauvres nous adressent sans cesse, à être obéissants et à accepter continuellement d'être à la disposition, d'être mangés, broyés, anéantis pour que les pauvres soient sauvés et qu'avec les pauvres, tous les hommes soient sauvés. Cela, c'est entrer dans l'itinéraire du Christ souffrant, car c'est le chemin qu'Il a pris. Il n'en a pas pris d'autre. Il ne nous en a enseigné aucun autre. Il n'a enseigné que celui-là et c'est aller, bien sûr, là où nous ne voulions pas aller.

Car il est certain que tout ce que nous disons là n'est pas facile à faire, pas facile à réaliser. Au fond, grâce à l'Eglise, nous sommes continuellement en état de contestation vis-à-vis de nous-mêmes, en état de question à nous poser sur nous-mêmes. Mais il ne faut pas oublier que le Christ nous a répété, redis sans cesse : "N'ayez pas peur, vous êtes sur la bonne route, vous êtes sur le bon chemin, vous êtes sûrs d'y arriver, car au fond, l'efficace, c'est moi."

Nous sommes tous tentés, même ici à l'Arche, de vouloir jouer un rôle, un rôle même modeste. Nous avons tous besoin d'être respectés, d'être compris, d'être aimés. C'est sûr, c'est inné en nous. Et puis, nous sommes éduqués comme cela, nous sommes éduqués pour cela. C'est bien évident. Et voici que le Fils de l'homme sera ridiculisé. Et qui sont les fils de l'homme dans le monde d'aujourd'hui ? N'est-ce pas nous dans notre Eglise, nous les baptisés ? Pour nous, ce ne sera donc pas réussir notre vie selon le monde, mais ce sera pourtant sauver

le monde. Ce qui importe, ce n'est pas de sauver sa vie, puisque celui qui gagne sa vie la perd, et que celui qui perd sa vie la sauve. Ce qui est important, c'est que tous les hommes, autour des pauvres, se retrouvent ensemble dans une même espérance, dans un même amour, dans une même foi. Que le bercail soit plein à nouveau et que personne ne soit en dehors du troupeau.

Alors, l'Eglise, grâce à nous, assumera sa réelle mission. Elle collera à la Croix du Christ. Elle sera la Croix du Christ dressée à travers le monde, et la Croix n'est jamais un point de départ, c'est le lieu d'envoi, c'est le lieu d'où tout part, puisque la Croix, c'est toujours la résurrection. Et la résurrection et la permanence de la résurrection dans le monde, c'est l'Eglise. L'Eglise des pauvres, l'Eglise qui aujourd'hui, à travers nous, vit la résurrection, continue la résurrection. Car c'est l'Eglise qui est le point de jonction permanent entre Lui, le Seigneur, et les hommes. Le lieu de passage obligatoire.

Comme il est vrai qu'elle est le lieu de passage obligatoire ! Obligatoire, car elle est la résurrection continuellement renouvelée, continuellement revécue à nouveau et réalisée sans cesse à travers les temps.

LE CHRIST ET L'EUCARISTIE

Pour nous mettre dans l'ambiance des pauvres, j'aimerais vous raconter une anecdote. Ce n'est pas une anecdote, c'est un événement qui s'est produit il y a plusieurs années, au camp de Noisy-le-Grand.

Nous faisons un chemin de croix tous les vendredi saints, un chemin de croix où se rassemblait presque toute la cité. Et un de ces vendredis saints, à la fin du chemin de croix, quand je retournais vers la chapelle, il y avait une femme qui pleurait là, qui pleurait dans un coin, toute seule. Je m'approche d'elle et je lui demande : "Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qui vous a fait de la peine ? Qu'est-ce qui vous angoisse ?" Elle m'a répondu : "Voyez-vous, Père, notre grand péché à nous, c'est de mettre des enfants au monde, des enfants qui seront malheureux."

Cela nous situe bien dans le contexte de l'Eucharistie, même si cela nous paraît très lointain. Car en effet, l'Eucharistie n'est pas autre chose que le don de l'Eglise, le don que l'Eglise fait au monde de la permanence de la misère, de la souffrance en Christ crucifié qui ne cesse de vivre la passion du monde auprès du Père. En effet, le Christ ne cesse d'offrir à son Père, à l'Eglise et au monde son corps et son sang de Crucifié, son corps de Ressuscité dans l'Eucharistie. Car c'est cela, l'Eucharistie, c'est le don, le don de Jésus sur la Croix qui est fait à tout homme, qui est proposé à tout homme, à travers l'Eglise. L'Eucharistie est donc la présence de Jésus, mais la présence de Jésus obéissant, obéissant comme son Père le Lui a demandé pour réaliser le dessein d'unité de Dieu. Et cette obéissance, l'Eucharistie nous le rappelle sans cesse, est une obéissance qui va jusqu'à la mort, à la mort sur la Croix. Donc, l'Eucharistie est la présence de celui qui s'est identifié au plus pauvre. L'Eucharistie est témoin, aujourd'hui et jusqu'à la fin des siècles, de tous ceux qui vivent au plus bas de l'échelle sociale, dans tous les pays du monde, et de tous ceux à qui la société, d'une façon ou d'une autre, ne reconnaît pas le droit d'habiter la terre.

Ainsi, le Christ dans l'Eucharistie est celui qui rend présent aux yeux de ceux qui croient, et rappelle à ceux qui ne croient pas, toutes les détresses de ce monde. En effet, son

corps livré n'est autre que ces corps mutilés par la misère, ces corps usés par des travaux malsains, mal protégés. Ces corps dont l'esprit est blessé, anéanti, annihilé par la souffrance, la misère et aussi par la volonté des hommes, la volonté des hommes qui s'attaquent plus souvent qu'on ne le croit à l'intelligence, non pas à travers les mass-médias seulement. Et qui d'entre nous ne sait, ne connaît sa supériorité, la supériorité que donne sur les autres le savoir.

Ce n'est pas pour rien que l'Université a été fermée, dans tous les pays du monde, aux pauvres. Ce n'est pas pour rien que l'Université est entre les mains d'une classe sociale, à travers le monde, qui est toujours exactement la même classe sociale, partout : une classe sociale qui sait que, dès l'origine, dès la naissance, ses enfants sont voués à l'Université. Et je ne cesse de me rappeler un volontaire qui me disait : *"Moi, quand j'étais enfant, à cinq ans, je savais que j'irais à l'Université."*

L'intelligence est prisonnière, car même dans nos pays où, soi-disant, l'instruction est pour tous obligatoire, gratuite et laïque, comme en France, tout le monde sait très bien que le développement de l'intelligence n'est le fait que d'une partie de la société, toujours la même. Le sang du Christ n'est autre que celui de ceux qui meurent, qui meurent seuls dans les lits d'hôpitaux. Souvent, quand je prie, je pense à ceux qui meurent seuls, qui meurent sans amis, sans tendresse, tous ces êtres qui n'ont pas un mot de réconfort. Quelqu'un me disait hier, avec raison, que la société d'aujourd'hui a peur de la mort. Mais ne vous y trompez pas, notre société a toujours eu peur de la mort, a toujours eu peur de ceux qui mouraient, toujours, toujours, toujours.

L'Eucharistie nous rappelle ceux qui meurent dans les guerres inutiles, ceux qui tombent dans les combats, les luttes révolutionnaires qui ne les concernent pas, ces luttes pour des changements qui ne sont pas les changements qu'ils désirent. L'Eucharistie contient tous ceux qui sont épuisés par l'angoisse, la détresse, qui sont minés par la peur ; son sang ne cesse de couler des corps torturés : de ceux, bien sûr, qui sont torturés par la torture physique. Mais il y a aussi toutes ces tortures que les hommes subissent dans les travaux pénibles, à la chaîne dans les usines, dans des conditions absolument infâmes, et ceci dans tous les pays du monde. Je me rappelle encore en Roumanie, ces filles qui étaient entassées dans une petite pièce à plus de cinquante, qui travaillaient là pendant dix heures par jour, à faire des tapis. A chaque fois que nous rejoignons les pauvres, nous avons conscience, nous devons avoir conscience que nous nous associons au Christ qui, d'une manière ou d'une autre, se renouvelle dans la peine, la souffrance, l'humiliation des pauvres.

On dit que le Christ, c'est le pain partagé, le pain rompu à chaque communion. Mais c'est la souffrance des hommes qui nous est partagée, c'est la souffrance des hommes qui nous est donnée en communion. Et cela n'est pas une idée, ce n'est pas un mythe, c'est la réalité même de Jésus aujourd'hui, de Jésus ressuscité qui ne cesse d'être - non pas seulement d'épouser mais *d'être* - la souffrance des hommes, la peine des hommes, les larmes des hommes, l'espérance et la joie des hommes. Car auprès de son Père, en ce temps de la résurrection, Jésus demeure le Ressuscité, porteur des agonies, non pas de celle qu'Il a subie hier, mais de celles qu'Il subit aujourd'hui, à travers les plus pauvres, quels qu'ils soient, celles qu'Il continue de subir dans sa propre personne. Encore une fois, non pas du tout parce qu'Il a épousé, mais parce qu'Il *est* cette réalité même. Aujourd'hui, Il est la misère offerte, la souffrance offerte en partage aux hommes. Et ce Jésus-Christ, aujourd'hui encore, est l'exclu. Et même dans l'Eucharistie, Il est l'exclu, lorsque l'on ne prend pas conscience qu'en mangeant et en buvant le corps et le sang du Christ, en réalité, nous prenons en nous, nous acceptons de prendre en nous, le sort de tous les souffrants, de tous les souffrants du monde.

Souvent on nous dit : ce qui fait ma force, ce n'est pas le Christ ; ce qui fait ma force, c'est que les pauvres sont dans le Christ. C'est cela qui est ma force : c'est que le Christ s'est fait pauvre, et que donc, s'il s'est fait pauvre, Il ouvre à tous l'horizon du monde. A travers Lui, tous les pauvres du monde m'appellent, et c'est en ce sens-là qu'Il est ma force. Il n'est pas ma force parce qu'il me soutient, Il est ma force parce qu'Il m'appelle, parce qu'Il me désigne l'objet de mon amour, l'objet de mon effort. Au fond, l'Eucharistie nous sort de nous, doit nous sortir de nous-mêmes pour nous montrer, nous dévoiler en permanence toute la souffrance et la peine du monde. L'Eucharistie est nourrie par les pauvres, par les méprisés. Le Christ d'aujourd'hui, le Christ qui est près de son Père, ce n'est pas le Christ d'hier, c'est le Christ qui porte aujourd'hui, dans sa réalité divine, les stigmates non pas de la souffrance qu'Il a reçue hier, de la peine qu'il a reçue hier, de l'exclusion, du mépris, du rejet d'hier, mais de la souffrance et de l'exclusion d'aujourd'hui dans les pauvres. Car l'Eucharistie n'est rien d'autre que le renouvellement permanent - aujourd'hui - de la mort d'un pauvre et d'un pauvre qui ne cesse de mourir en permanence. Et c'est cela, le don de l'Eglise. L'Eglise n'a pas d'autre vocation que de nous rappeler, de nous redonner en permanence, ce qu'on appelle le mystère de la Rédemption.

Ces termes-là ne veulent rien dire d'autre que cela : l'Eglise ne cesse de nous rappeler, de nous redonner, de nous rendre absolument vivant, actuel, la mort d'un pauvre qui est allé jusqu'au bout de l'anéantissement et de la dissolution, de façon à pouvoir sauver tous les hommes.

C'est pourquoi notre participation à l'Eucharistie est toujours un engagement personnel, un engagement concret. Souvent, quand nous prenons l'Eucharistie et que nous nous mettons en présence de Celui qui vient en nous, nous avons tendance à oublier que celui qui vient en nous est un être vivant, en chair et en os, que c'est vraiment son corps, que c'est vraiment son sang, que ce n'est pas une allégorie, que ce n'est pas simplement un semblant, que c'est une réalité, une réalité concrète. Et c'est face à cette réalité concrète que nous avons à nous engager, car toute cette réalité concrète n'est pas autre chose que la rencontre avec les plus pauvres, les exclus de ce temps d'aujourd'hui.

Aussi, l'Eucharistie est-elle la réalisation vivante dans notre chair, dans notre propre cœur, de cette union indéfectible de l'homme qui souffre - des hommes qui souffrent - et du Christ qui assume toute souffrance et toute peine. Après chaque Eucharistie, nous sommes autres ; après chaque Eucharistie, nous avons à assumer la pauvreté du Christ et à partir de ce moment, après chaque Eucharistie, nous sommes réduits, nous aussi, à l'état de pauvreté, nous sommes, nous aussi, des pauvres, puisque à travers l'Eucharistie, nous avons reçu le pauvre en nous : pour que le pauvre fasse son travail de pauvre, c'est-à-dire qu'il appelle à la justice, à la liberté, à la vérité, à l'amour.

L'Eucharistie n'est autre que la réponse, à travers nous, de tous les souffrants, à l'appel incessant du Christ, car lorsque nous nous approchons, nous aussi, de l'Eucharistie, lorsque nous sollicitons que le Christ vienne en nous, en réalité, ce n'est pas nous seulement qui venons à Lui, ce sont aussi tous les pauvres, tous les pauvres que nous avons rencontrés, tous les pauvres avec lesquels nous avons dialogué, les pauvres aussi que nous avons rejetés et exclus. En réalité, notre démarche eucharistique n'est pas autre chose que l'humanité souffrante qui rencontre la réalité souffrante que le Christ assume en permanence, non pas du tout pour avoir je ne sais qu'elle rencontre banale, mais pour créer l'osmose. Nous sommes des ponts, nous sommes des ponts entre eux. Et c'est cela, le rôle de l'Eglise : de faire de nous des

ponts entre les pauvres que nous portons en nous lorsque nous réclamons, nous sollicitons l'Eucharistie, et les pauvres que le Christ assume, qui sont ceux que nous assumons aussi. Il s'agit donc de faire l'osmose, et c'est en cela que nous sommes réellement, à travers l'Eucharistie, des pauvres.

Au fond, quand nous allons communier, nous répondons à cet appel incessant du Christ : venez à moi, vous tous qui êtes écrasés, pas seulement vous personnellement qui êtes écrasés, mais tous ceux que vous portez ensemble et qui sont « insérés » dans votre vie. Et ceux que vous ne connaissez pas, mais que vous savez exister à travers le monde. Venez à moi, vous tous qui êtes des délaissés, qui êtes des exclus, venez à moi, vous tous qui errez comme des brebis sans pasteur. Je ferai de vous des hommes debout, capables de rejoindre les autres. En réalité, lorsque nous allons communier, que nous prenons le corps et le sang du Christ, nous devenons des défenseurs de tous les opprimés, des défenseurs de tous les aliénés ; nous devenons des défenseurs de tous ceux qui cherchent un chemin, qui cherchent une vérité, qui cherchent la vie. Nous devenons par conséquent des hommes nouveaux, et cela, nous l'acceptons quand nous communions. Car si nous n'acceptons pas cela, alors notre communion n'a pas de sens. Lorsque nous communions, c'est l'engagement du Christ que nous renouvelons pour tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont les méprisés, sont les mal-aimés du monde. Et c'est pourquoi l'Eglise n'a jamais été tranquille, ne sera jamais tranquille à travers les siècles, tant que les pauvres resteront ainsi exclus, tant qu'ils n'auront pas la place centrale, le rôle principal.

Nous sommes concernés, et l'Eucharistie nous rappelle sans cesse ce "*concernement*". Comme le Christ, nous sommes conduits à nous laisser ébranler par le désarroi des foules. Nous ne pouvons pas lire un journal, nous ne pouvons pas entendre la radio, nous ne pouvons pas avoir l'écho d'une souffrance quelque part, sans nous rappeler en permanence que, là, se joue le destin du monde, mais se joue aussi l'éternité du Christ. L'Eucharistie est aussi, à travers les temps, la proclamation que le Christ s'est anéanti pour sauver les plus pauvres, afin que ceux-ci deviennent à leur tour sauveurs des hommes.

Croire à ce rassemblement des plus démunis, des inefficaces dans le monde, en Jésus-Christ crucifié, c'est croire que l'Eucharistie est porteuse de la plus fondamentale contestation qui fût jamais posée et ne sera jamais posée en ce monde. Car l'Eucharistie n'est pas l'acceptation de la souffrance, l'Eucharistie est le refus de la souffrance. L'Eucharistie, ce n'est pas l'acceptation de la peine des hommes, c'est le refus de toute misère. S'il y a un lieu où se proclame le refus de la misère, mais un refus, j'allais dire total, global, absolu, c'est lorsque le corps et le sang du Christ nous sont offerts. Puisque Lui, pour refuser, pour proclamer, pour ratifier son refus, en est mort, en est mort sur la Croix. Nous épousons à travers l'Eucharistie la mort du Christ, signe de la contestation permanente de Dieu contre la misère.

Et cet amour, cette contestation n'est pas une contestation bâtie sur la haine. L'Eucharistie ne contient pas de haine, car les pauvres n'ont pas de haine. Ils ont de la peine, ils ont de l'écrasement, ils ont parfois de la révolte, mais la révolte n'est pas la haine, la révolte est le soubresaut de l'homme qui, dans sa dignité, refuse d'être traité comme « sous-homme » ou comme « sous-femme ». Cette contestation est dictée par l'amour, par l'amour qui refuse la fatalité de la misère, la fatalité de l'exclusion, qui refuse que, dans ce monde, des hommes et des femmes soient considérés comme des inutiles pour bâtir le Royaume. L'Eucharistie est l'affirmation que tout homme, quel qu'il soit, est nécessaire dans le dessein de Dieu, est nécessaire à la création du Royaume. Aucun homme ne peut être exclu du Royaume, ne doit être exclu du Royaume.

Tout homme a à faire quelque chose : le handicapé que vous rencontrez tous les jours est bâtisseur du Royaume parce que il est bâtisseur de tendresse, il est appel à la tendresse. Il est bâtisseur du Royaume parce qu'il a besoin d'être aimé, et qu'il a besoin d'aimer. Cela signifie que, comme pour les premières communautés chrétiennes qui se rassemblaient pour la fraction du pain, nous refusons que des hommes soient exclus et qu'ils aient faim. C'était un signe, ce partage du pain, et nous aussi refusons que certains soient exclus du partage.

A l'époque - et on le fait encore aujourd'hui - on mettait en commun ses biens, et par là, on voulait donner signe, on voulait proclamer que l'amour était premier, que le partage entre tous était l'essentiel, que c'était répondre vraiment à l'appel du Seigneur que d'accepter que ceux qui avaient moins apportent moins, que ceux qui avaient plus apportent plus, que ceux qui n'avaient rien, eux aussi, participent au partage du pain, à la multiplication des pains. Il faudrait retrouver la folie de ces gestes. Peut-être que ces gestes-là n'ont plus de signification aujourd'hui, parce que nous nous sommes quelque peu protégés contre les pauvres et contre la pauvreté. D'une certaine manière, nous avons mis des remparts et les communautés chrétiennes sont des communautés où personne ne meurt plus de faim. Il ne s'agit pas, aujourd'hui, de prôner des communautés où les hommes mourraient de faim : ce n'est pas là la question. Il nous faut inventer la folie de ces gestes ; il nous faut retrouver des moyens de proclamer que l'abandon de nous-mêmes, que le dépouillement permanent de notre orgueil, de notre besoin de sécurité, que tous ces gestes ne sont pas simplement des mots, que le dépouillement, chez nous, n'est pas simplement un « en plus », mais que, réellement – et cela l'Eucharistie nous l'apprend – nous sommes des dépouillés, qui continuellement cherchons le dépouillement et sommes en état de dépouillement. Un monde où l'Eucharistie prendrait toute sa vérité physique parce que le pain de la terre serait partagé à tous, ce serait un monde absolument, continuellement ligué, enfin debout pour combattre la faim, debout pour imposer la justice, debout pour offrir la liberté aux hommes et pour partager l'amour.

Ainsi, si l'Eucharistie était réellement partagée, si vraiment l'Eucharistie prenait toute sa vérité, alors les pauvres aussi seraient évangélisés. Si les pauvres ne sont pas évangélisés, c'est parce que nous ne donnons pas son sens profond à l'Eucharistie. Car l'Eucharistie n'est pas simplement une force. L'Eucharistie, c'est la pauvreté qui rentre en nous, et qui nous bâtit, qui nous façonne et qui fait de nous des êtres nouveaux. L'Eucharistie est un renouvellement permanent. Mais aussi, l'Eucharistie est un envoi, un envoi permanent vers les pauvres. Si l'Eucharistie était la nourriture des hommes, il n'y aurait plus de faim dans le monde. Si l'Eucharistie était vraiment la nourriture dans l'Eglise, alors les pauvres seraient évangélisés. Car, à travers le Christ et à travers les pauvres qu'on amène au Christ, nous découvririons - et nous voudrions combler - ce besoin de s'aimer qu'ont les pauvres, ce besoin de se comprendre, de se respecter entre eux qu'ont les pauvres, ce besoin de croire, d'espérer qu'ont les pauvres.

On a tort - et notre société nous a pratiquement éduqués ainsi - de croire que toute misère se résout, se réduit au niveau de l'économique. Non, toute misère ne se réduit pas au niveau de l'économique. Toute misère nous rappelle en permanence le besoin d'amour des hommes. L'Eucharistie nous transmet cet amour qui est l'amour du Fils et qui est aussi l'amour du Père ; afin que nous nous en rendions compte, que nous le partagions, que nous le donnions à notre tour.

L'Eucharistie nous transmet aussi la tendresse de Dieu et la tendresse de Jésus. On oublie que l'amour est tendresse, que l'amour est délicatesse, que l'amour est une fleur offerte, cueillie pour quelqu'un. On l'oublie. Je connais quelqu'un, moi, qui avait bien compris cela : il

s'agit d'Armand Marquiset, le fondateur des Petits Frères des Pauvres qui trouvait que rien n'était jamais trop beau pour les pauvres, trop bon pour les vieillards. C'est cela, la tendresse. La tendresse, c'est la magnificence, c'est donner à n'importe quel geste, à n'importe quel détail une dimension, une amplitude qui fait jaillir, qui révèle, qui est le signe de la délicatesse que l'on a pour chaque être, quel qu'il soit. L'amour est délicatesse, l'amour est tendresse, l'amour est attente, l'amour est appel. Et l'Eucharistie, c'est vraiment la tendresse, et l'évangélisation n'est pas autre chose que la tendresse du Christ répandue, redonnée en permanence à l'humanité. Elle n'est pas autre chose que la tendresse qui en permanence gagne du terrain, envahit la terre et permet la magnificence.

Parfois, dans le monde de la misère, on voit cette femme qui n'a pas un sou, et qui s'en va au marché, et qui revient avec un petit bijou, une camelote de rien du tout, pour la donner à sa fille. On voit cet homme qui passe devant un fleuriste, et qui, tout à coup, a la folie d'acheter un gros bouquet pour apporter à la maison. C'est cela, la tendresse. La tendresse, c'est la magnificence, c'est la démesure de l'amour. Parfois, on a critiqué nos églises, on a critiqué la magnificence des églises et de nos cérémonies, oubliant que la magnificence de nos églises n'était pas autre chose que la tendresse, la délicatesse, l'attention portée, par elles, aux pauvres, afin que les pauvres, à travers elles, dans cette magnificence, sentent combien Dieu les aime, et les aime avec délicatesse.

L'Eucharistie réaffirme qu'un jour, la joie, la force de Dieu prendront corps dans la faiblesse des pauvres ; et que ceux-ci seront appelés à convoquer au jugement dernier l'Eglise entière, que les pauvres seront les instruments, au jugement dernier, de ceux qui devront rejoindre le Père et de ceux qui seront séparés de Lui éternellement. En effet, lorsque le Christ dit : je reviendrai dans ma gloire, quel est ce Christ qui vient dans sa gloire ? Il est le Christ qui a uni tous les pauvres afin qu'ils soient témoins à son propre destin. Et ce rassemblement qui, d'un côté, mettra les bénis du Père, ce rassemblement, ce seront les pauvres qui le convoqueront. Ils ne seront pas simplement le point de référence, le barème avec lequel on jugera, mais ils seront, dans le Christ et avec Lui, ceux qui inviteront, convoqueront au rassemblement dernier. Et ce rassemblement sera le rassemblement – enfin ! - d'un monde sans misère, d'un monde sans opposition, d'un monde sans confrontation ni lutte, d'un monde sans haine, d'un monde de joie et d'un monde de paix. C'est cela, l'Eucharistie, c'est ce que nous vivons en permanence lorsque nous mangeons le corps du Christ et que nous buvons Son sang.

Mais nous devons nous rappeler que l'Eucharistie se situe à la suite du lavement des pieds, et qu'il n'a de sens que s'il nous fait partager l'humilité. Il n'y a pas de tendresse, il n'y a pas de magnificence sans humilité. Regardez les nouveaux riches : ils s'entourent d'objets d'art entassés les uns sur les autres. Regardez les nouveaux riches : ils vivent une vie qui est faite de superficiel, qui est superficielle. Ils ne sont ni d'un monde ni d'un autre, ils sont de nulle part, ils sont de personne, parce que les nouveaux riches n'ont pas reçu en don l'humilité. Or, à travers l'Eucharistie, l'Eglise partage avec nous l'humilité dont je vous ai parlée, en vous disant que l'Eglise était experte en humilité, parce que, comme le Christ, l'Eglise est rebut du monde, et que souvent, elle est rebut du monde par l'action même de ses fils. Lavement des pieds : être humble comme le Christ a voulu être humble, être serviteur. Et être serviteur, cela veut dire donner, être disponible, à la merci de l'autre : "je vous ai donné l'exemple pour que vous soyez et que vous acceptiez d'être les derniers, afin que vous aussi, vous agissiez comme j'ai agi envers vous."

Voilà ce qu'est l'Eucharistie. Respecter, croire en l'Eucharistie, c'est se jeter sur les routes humaines à la recherche de la brebis perdue, c'est proclamer que les pauvres ont droit à l'amour, car leur mission propre est l'amour. Les handicapés que vous rencontrez tous les jours et qui sont le pôle de votre vie, ont reçu mission de faire renaître l'amour et de répandre l'amour, d'obliger les hommes à aimer, à s'aimer et à se faire aimer, et cela, c'est l'Eucharistie. Au fond, chaque handicapé, chaque souffrant, chaque exclu, chaque misérable est l'Eucharistie vivante, car chacun d'eux personnifie au milieu de nous le Christ qui meurt en pauvre sur la Croix et qui va jusqu'au bout pour que les pauvres puissent être sauveurs du monde.

Telle est l'Eucharistie !